

— Je me suis trompé, sans doute, murmure-t-il confus et faisant un pas en arrière, le regard tourné vers la porte.

— Non pas, non pas, s'écrie une voix mâle partie de la table. C'est bien vous que nous attendons.

En même temps, un officier général assis à la place d'honneur, se lève avec vivacité et, courant à l'abbé Bermont, l'arrête et le serre affectueusement dans ses bras.

— Vous ne me remettez pas, mon cher Monsieur Bermont ? dit-il en voyant la stupéfaction de celui-ci.

— Pas précisément et même pas du tout. J'avoue que je ne me rappelle pas... à quelle époque... dans quelles circonstances... Vos traits cependant me sont connus.

— Je sais bien... Je suis Lefort, le bambin qui vous a servi la messe pendant cinq ou six années ; Lefort, auquel vous avez appris à décliner *Musa*, la muse, *Rosa*, la rose, et traduire les *Commentaires de César*. Ce pauvre latin, je l'ai oublié, mais je me souviens de mon digne maître, de ses conseils, de ses mille bontés, de sa sollicitude pleine de tendresse.

— Maintenant, je me rappelle, dit le bon curé, avec de grosses larmes dans les yeux.

Une place était réservée auprès du général. Il fit asseoir le vieillard avec une émotion toute filiale, puis s'adressant, le visage radieux, à ses officiers émus par cette scène touchante :

— Messieurs, dit-il, je vous présente l'homme respectable qui m'a appris à connaître, à aimer et à servir Dieu, comme aussi à marcher, d'un pas ferme, dans les sentiers de l'honneur. Si je suis quelque chose aujourd'hui, je me plais à le proclamer, c'est au vénéré curé Bermont que je le dois : Je lève mon verre au meilleur des prêtres !

Ce toast fut accueilli par un tonnerre de bravos, et tous les officiers présents voulurent choquer leur verre contre celui du curé.

Quand vint le moment de se séparer, le général embrassa, les larmes aux yeux, son ancien maître non moins ému, vida sa bourse dans ses mains, en disant : « Il faut que les pauvres se ressentent de la joie que j'ai eue de vous revoir et de vous embrasser. »

---